

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XII

MONTREAL, 11 AOUT 1900.

No 262

SOMMAIRE

La Veillée des Armes, *La Direction du REVEIL* — Désintéressement, *Vieux-Rouge* — Les P'tits Chars, *Civis* — Rumeurs d'élection, *Libéral* — Marc-Aurèle Plamondon, *Amicus* — Une Plaie Sociale, *Victime* — L'erreur présente, *Paul Adam* — Au Parc Sohmer, *Amateur* — Dans la Sente, *Octave Mirbeau* — La Reprise, *René Maizeroy* — Pour vous, Mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le RÉVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au RÉVEIL est TROIS PIASTRES par année.

LA VEILLÉE DES ARMES

Il faut être prêt pour la prochaine lutte électorale, et donner une leçon nouvelle à nos gouvernants, qui ont commis les mêmes erreurs que le gouvernement Mackenzie avant sa chute en 1878.

Aujourd'hui, comme alors, la même désagrégation du parti libéral est en train de s'effectuer.

La réponse du vénérable premier ministre est toujours la même à tous ses vrais amis, libéraux éprouvés, qui se permettent de lui donner des conseils sensés pour la meilleure gouverne du parti.

Quand des députés qui ne sont pas et ne seront jamais de plats adulateurs lui disent qu'il existe un malaise accentué et du mécontentement parmi ses plus chauds partisans, il se contente de répondre :

— Vous me surprenez.

On lui a conseillé de mander auprès de lui les têtes dirigeantes parmi les libéraux anglais, et de leur demander individuellement une opinion franche sur la situation.

Il a passé trois jours à Montréal, et il

n'a pas jugé à propos de suivre ces sages avis. Il compte naturellement sur le grand prestige du passé pour mener encore le parti libéral à la victoire, mais il nous semble qu'il compte un peu trop sur ce prestige.

Il viendra, comme d'habitude, faire un discours académique, exposer un programme plus ou moins boiteux, et il sera acclamé par tous ceux qui seront allés l'entendre.

Mais en dépit du fait qu'il est "*British to the core*," il semble ignorer le tempérament de ses compatriotes, gens qui ne se surchauffent pas la bile. Après l'avoir entendu, ils l'applaudiront sobrement, en gens de bonne compagnie, et le jour de l'élection, 90 pour cent déposeront tranquillement, silencieusement, leur bulletin de vote dans l'urne électorale, et ce sera contre lui et son gouvernement.

Ils ne s'emballent pas, ces gaillards-là ; ils écoutent froidement, sans passion, mais ils n'en font qu'à leur tête.

Sous ce rapport-là, ils sont un peu de la trempe des curés. Ils pèsent leurs intérêts, et ils votent dans le sens qui fait leur affaire.

* * *

On assure que Tarte, le grand magicien, revient exprès d'Europe avec sa baguette pour remettre tout à l'ordre, et faire rentrer dans les rangs tous les récalcitrants. S'il réussit à opérer ce miracle, nous le comparerons volontiers à la bonne Ste Anne, ce qui ne sera certainement pas un compliment pour la grande thaumaturge (what a name !)

On a dit et répété tout cela à l'hon. M. Laurier, et il est resté incrédule.

Tant pis pour lui !

Quant à nous, comme il faut bien que tout le monde mette la main à la pâte, nous avons pris des arrangements avec un écri-

vain distingué, aussi libéral que nous-même, et nous allons essayer de faire une lutte aussi corsée que possible contre tous les faiseurs du parti qui ont détruit dans le court espace de quatre années, le travail d'un demi-siècle.

"*Vieux-Rouge*, reste toujours sur la brèche, et apportera lui aussi sa pierre pour sceller le tombeau politique de l'hon. M. Laurier.

Ce dernier, nous le savons, s'en fiche comme d'une guigne, et il ne s'occupe pas de ces choses, car c'est trop petite affaire pour un grand seigneur comme lui. Mais il finira par s'apercevoir qu'en temps d'élection, ce sont les votes qui comptent.

LA DIRECTION DU RÉVEIL.

DESINTERESSEMENT

Il y a encore certains coins dans la Province où l'on trouve des libéraux désintéressés. Ces coins sont rares, mais il y en a. J'en ai trouvé un pas plus tard que la semaine dernière, au milieu de l'ancien foyer de la rébellion de 1837-38. qui porte encore sur le frontail de son église les mutilations glorieuses des boulets de Colborne.

Vous ne me croirez peut-être pas, mais j'ai trouvé là des enthousiastes de la grande cause libérale qui croient encore que Laurier est le Messie promis...et attendu.

Malgré les titres et les décorations, malgré les contingents, malgré le spectre de l'Impérialisme et le nuage sombre qui nous annonce la prochaine arrivée de l'Homme Fatal, ces purs et ces vrais libéraux espèrent le retour de notre vénérable chef au pouvoir.

Que voulez-vous, ils sont désintéressés. Il y a bien encore quelques beaux-frères à caser, quelques cousines à mettre en nourrice aux frais du pays, mais ils espèrent

arriver à leurs fins avant l'époque de l'échéance.

Et alors, vogue la galère !

Tarte est Tarte, et Laurier est son prophète !

Après les élections, si les bulletins de vote sont hostiles au premier-ministre, ils auront toujours pris ce qu'il y avait à prendre, et après eux le déluge.

Le nombre de ces désintéressés que j'ai connus et que je connais encore est légion.

Heureusement que l'électoral vigilant est là pour les ramener à leur insignifiance primitive et leur démontrer qu'il y a autre chose que les petits intérêts de leurs intéressantes personnes dans la politique du pays.

VIEUX ROUGE.

LES P'TITS CHARS

L'hon. sénateur Forget est le président de la Compagnie des P'tits Chars.

Son neveu, Rodolphe, semble être un surintendant ou officier quelconque de la susdite compagnie.

Tous les deux ont beaucoup à dire dans l'organisation de toute cette boutique.

Ils sont hommes de bonne compagnie (je ne parle pas ici de celle des P'tits Chars), et je me demande pourquoi ils ne pourraient pas imposer à leur conducteurs l'obligation d'être polis envers les clients qui leur donnent des dividendes tous les ans sur leurs actions.

La politesse n'a jamais nui à personne, et les conducteurs de chars devraient se rappeler que les gens envers lesquels ils ont des egards se le rappelleront un jour ou l'autre si l'occasion se présente de leur rendre un service.

CIVIS.

FRUIT DE L'EXPERIENCE.

La découverte du BAUME RHUMAL est le fruit d'études et d'expériences suivies faites dans l'intérêt de l'humanité.

67

Rumeurs d'élection

C'est de Maupassant, si je ne me leurre, qui a parlé des " battements de la conscience " au sujet de certain notaire arrivé à la veille d'une assez sérieuse reddition de compte.

Le tabellion professionnel ne s'avouait coupable d'aucun méfait qualifié. Tout de même il se sentait du malaise tout plein. La conscience ne lui reprochait rien d'une façon bien distincte, de bien déterminé. Seulement, il ne pouvait ramener sa pensée à cette heure où il faudrait établir le bilan des opérations entreprises conduites pour le client, sans que ces douloureux " battements " ne se fissent sentir.

Ce souvenir de lecture me revient chaque fois que, depuis quelques jours, les journaux me parlent, à la fois, des rumeurs d'élections générales à échéance prochaine et des réticences des ministres fédéraux interrogés sur ce sujet.

Ces ministres n'en sont pas, il est vrai, à la carte forcée. Ils peuvent encore reculer de quelques mois la reddition de comptes, faire une autre session, si ça leur plait.

Mais il est de connaissance générale que quelques-uns de ces messieurs se demandent si ce ne serait pas là un expédient dangereux. L'abîme que tant d'injustices pour les partisans ont creusé ne peut, croient-ils, que s'approfondir davantage avec le temps. Leur théorie est qu'en retardant davantage le terrible appel au peuple, on ne ferait que s'accorder plus de corde pour se pendre.

Les autres collègues, eux, en sont rendus au système de renouvellement du billet au lieu de le payer ; ils comptent sur l'impossible.

S'ils songeaient à profiter de ces quel-

ques mois de sursis pour réparer dans la plus large mesure possible le mal commis, je les comprendrais assez bien, très-bien même.

Mais est-ce bien ce qui arrivera ? J'en doute. Le gouvernement s'est mis de plein gré dans un engrenage qui l'attire fatalement vers un groupe d'hommes qui ont été les pouvoirs derrière le trône, pour lesquels on a oublié les amis d'antan.

Il y aura à distribuer bientôt les gros montants votés à la dernière session. Ces sommes doivent être dépensées pour le bénéfice de la chose publique. Bien, mais on peut atteindre le but en favorisant des vrais amis qui s'offrent d'exécuter des contrats aux prix parfaitement honnêtes et proportionnés.

Seront-ils favorisés ?

Voyez ceux qui papillonnent autour des ministres, qui ont déjà en poche la promesse solennelle des faveurs, en attendant d'avoir les contrats bien et dûment parafés..... Voyez-les, cherchez leurs noms.

Sont-ce les hommes qui ont peiné pour mettre les ministres actuels au pouvoir ? les serviteurs à l'époque de la dèche ? ceux qui ont grelotté à gauche pendant dix, quinze ou vingt ans.

Non, ce sont des curriers de la onzième heure qui croient que l'Évangile n'a rien de si spirituel, de si intelligemment pratique, de plus juste que la théorie qui conseille de payer plus les flandrins qui ont fait la grasse matinée que les diligents qui déjà à l'ouvrage, ont vu le vermisseau matinal et n'ont cessé de se donner du mouvement de haut le jour.

Enfin, aura-t-on des élections ou encore une session ?

Au RÉVEIL, nous ne vous mettons pas martel en tête avec ce point d'interrogation.

Notre réponse est simple et courte comme le cotillon de Perrette.....

Nous aurons des élections si Tarte dit oui. S'il veut une session, nous aurons une session.

Pas plus compliqué que cela.

Attendez donc que Jupiter éternue avant de parier qu'on va avoir du tonnerre.

Il y a des gens singulièrement oublieux et irrespectueux. Le Maître suprême est en mer, il n'a pas encore parlé, et ils se permettent des conjectures, des "fixations" de date, des combinaisons.

Il est temps que le pilote arrive, ma foi ! car les moussaillons sont en train de commettre de belles hérésies.

LIRÉRAL.

Marc-Aurele Plamondon

C'était en mai 1899.

Vieux-Rouge disposait dans l'ordre le plus symétrique possible, les cadres pour une troisième galerie de ses portraits des "Hommes du jour".

A l'une des places d'honneur, il destinait l'une des figures les plus typiquement nationale. Selon son habitude, il fit part au titulaire présomptif de son intention et lui demanda quelques notes essentielles au dessin et au coloris du portrait.

Vieux-Rouge reçut une de ces lettres où le plus charmant abandon épistolaire ne plaisait pas moins que l'extrême modestie.

Cette lettre, ou plutôt ce billet, se terminait ainsi :

"Vous vous donnez vraiment trop de trouble au sujet du dernier survivant des hommes de ma génération et peut-être du dernier vrai VIEUX-ROUGE.

Votre ami

M. A. PLAMONDON.

Du dernier vrai vieux-rouge !

C'était, à la fois, un cri d'amertume et l'éloge la plus éloquent que je pouvais faire de cet homme, qui débuta en 1838 par être emprisonné, quoique enfant, pour excès de patriotisme et que

les tories de 1842 mirent à deux doigts de la mort, parce que dans un élan de revendication raciale, il était tombé dessus à une dizaine d'insulteurs avinés.

Le dernier vieux-rouge ! quel éloge funèbre du parti libéral dont il ne nous reste plus que la parodie, la défroque !

C'est le cri du dernier survivant de la Vieille-Garde, qui sent son cœur se serrer en voyant l'armée s'éloigner de la tradition napoléonienne pour acclamer un Bourbon.

C'est le regret angoissé du partisan sans compromission qui constate, soudain, que le parti qu'ils ont fait survivre à la persécution de l'Église et de l'État, est tombé en quenouille, se sert du vieux drapeau pour parer des histrions ou des casuistes arrivés sans peine aux postes que Dorion, Fournier n'atteignirent qu'après des luttes sans merci, y arrivant blessés, exsangues, déjà mûrs pour la tombe.

* * *

Je n'ai jamais pu penser à Marc-Aurèle Plamondon sans que le nom de Romieu me vienne au galop.

Romieu, a dit le *Figaro*, était l'homme le plus spirituel de France.

Romieu fut à la fois le plus gai des journalistes et le plus sérieux des préfets ; si vrai que les Parisiens se plainquirent amèrement qu'on les avait volés, quand muni de sa nomination et parti pour la Dordogne, Romieu devint le plus imperturbable administrateur de l'époque.

A une époque où l'esprit pétillant, original, un peu tapageur et joliment enclin à la fumisterie donnait à Québec une renommée toute particulière, Marc-Aurèle Plamondon était le chef de file d'un groupe dont les membres ont pris, peu à peu, dans les récits de là-bas, une physiologie quasi légendaire. Le souvenir des faits et des frasques de cette dizaine de gais lurons — tous devenus brillants ou graves personnages — s'est perdu depuis quelques années dans la vieillesse. Mais autrefois, le récit formait partie du répertoire classique, même du populo.

Que n'avons-nous eu pour Plamondon, pour Huot, pour Célestin Lavigreur, un historiogra-

phe comme Romieu en eut un dans Alphonse Karr...

Plamondon qui avait été le plus gai de nos journalistes — en dehors du journal — est devenu l'un de nos magistrats les moins gênés sous l'hermine, les plus sérieusement entrés dans la peau du rôle.

Dans l'intimité, il est resté jusqu'à la fin le gai conteur. l'inaltérable analyste des travers de notre pauvre humanité.

Dans le *post-scriptum* de la lettre dont je parlais tantôt, il disait à *Vieux-Rouge* :

“ Ne publiez pas cette figure de *bull dog*, chef-d'œuvre des artistes de l'... (*nom d'un journal*)
“ Je vous enverrai demain un portrait qui effraye-
“ ra moins vos lecteurs et qui peut-être... amène-
“ ra aux beaux yeux de vos chères lectrices un
“ sourire plus complaisant. ”

* * *

Le lendemain de sa mort, les journaux ont publié tout le détail biographique ; ils ont rappelé les journaux qu'il a rédigés ou fondés, ses deux célèbres candidatures à Québec, l'inaltérable amitié qui l'unit à Fournier, son affiliation à l'institut Canadien de Montréal, l'institut Canadien qu'il fonda à Québec, son talent si personnel de poète, sa fougue oratoire, enfin tout ce qui a rempli si habilement et si diversement cette longue carrière.

Où a surtout offert à notre admiration son libéralisme si élevé, si vrai, si intransigeant.

Je n'ai donc pas à revenir sur ces faits.

Mais il entre bien dans mon cadre, ou plutôt dans celui du *Réveil*, de parler d'un double détail assez peu connu et qui prouve que l'histoire se répète toujours, qu'elle est bien, comme quelqu'un l'a exprimé si pittoresquement, un serpent qui se mord la queue.

Quand Marc-Aurèle Plamondon eût fait ses débuts au *Canadien*, il attira rapidement l'attention du chef de la rédaction, qui ne lui ménagea pas sa confiance et le chargea d'un département éditorial très-important alors : les affaires religieuses.

A ce poste il fut un démonstrateur et un défenseur consciencieux, même subtil, mais il ne versa point dans cette exagération de forme et de

fond sans laquelle on ne peut plaire à messieurs les curés. Il lui manquait la science de l'invective chrétienne pour les païens et encore plus l'art de masquer les mignons petits bubons des saintes gens. Il rendit tout de même d'excellents services.

Fut-il récompensé ?

Sans doute, un peu tard, si vous voulez, mais l'empêchement ou plutôt le retard avait force de cause majeure : c'est parce que le clergé ne pouvait condamner son journal (*Le National*) avant sa fondation!!! Oui, Marc-Aurèle Plamondon eut, lui aussi, sa petite condamnation. Je crois même qu'il a été le " pionnier " des condamnés. C'est notre premier ancêtre.

Je rappellerai à ce propos qu'il a été le premier abonné de notre publication, qu'il l'a été jusqu'à la fin et— qu'on me permette la confiance— l'administrateur du *Canada-Revue* et du *Réveil* n'a jamais eu à lui rappeler que son abonnement était dû. Cet homme accompli n'avait jamais eu l'idée de se convaincre qu'on pouvait publier un journal avec, pour seul capital, des souhaits ou des bons conseils.

Je me fais effort pour clore ces lignes d'adieu à ce citoyen à l'âme antique, à ce patriote sans aloi, à cet ami si vrai, à ce libéral qui a survécu au parti de ce nom.

AMICUS.

Une Plaie Sociale

Il y a une plaie qui ronge actuellement et qui a toujours rongé la société canadienne : c'est la plaie du crédit.

Un marchand quelconque, n'importe lequel, ils sont tous les mêmes, donne du crédit à la femme, sans consulter le mari, et un beau jour, ce dernier reçoit une lettre grossière, dans laquelle l'orthographe même n'est pas respectée, qui vous avertit d'avoir à payer dans les huit ou dix jours, ou sinon, gare à l'huissier.

Si l'hon. M. Dandurand, qui semble avoir beaucoup de sollicitude pour les *shavés* s'occupait un peu plus des gens qui sont volés par ces bons marchands.

Il est temps que l'on s'occupe de cette question de crédits accordés aux femmes. Ces bonnes ménagères, sans consulter les ressources de leurs maris, contractent des obligations envers le vendeur de gaeuilles, et c'est le mari qui est obligé de payer les pots cassés.

Le marchand, lui, s'en fiche pas mal. Il a un certain meunier de crédit chez le marchand de gros. Il se dit, après avoir vécu largement, qu'il a toujours la ressource de faire faillite et de payer 10 cents par piastre. Ses dettes de livre sont vendues à un voleur quelconque qui se sert de la loi pour rentrer dans ses minces déboursés. Il empoisonne l'existence d'un brave homme qui ne demande pas mieux que de payer ce qu'il doit, même les dettes contractées à son insu, pourvu qu'on lui donne le temps de faire face à ses obligations, mais le vautour qui le guette attend sa victime et la déchiète pour se faire des rentes.

Cette plaie sera mise sous les yeux de nos lecteurs avec des commentaires attrayants et des arguments sans réplique, afin que nul n'en ignore.

VICTIME.

LE CHOIX EST FAIT.

Pour les soins contre les affections de la gorge et des poumons, le BAUME RHUMAL est le remède vraiment efficace et économique. 66

AUX SOURDS—UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnement d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON. a remis à cet institut la somme de 25,000 frs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement, S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

AUCUNE ERREUR.

Cherchez un remède qui fait du bien immédiatement, qui guérit sûrement et qui coûte très peu ; vous ne trouverez que le BAUME RHUMAL.

L'ERREUR PRESENTE

Je ne suis certes pas le seul chroniqueur acharné depuis bien des mois à faire savoir l'importance des aventures chinoises pour régir le sort économique et social de notre Occident. Maintes et maintes gazettes accomplirent une semblable tâche ; les plus sages avertissements furent donnés. Comment s'expliquer la surprise ahurie du pouvoir à l'annonce du conflit actuel ? Se peut-il que d'humbles journalistes aient noté seuls l'évidence d'une nécessité formidable ? Les hommes d'Etat patentés ouvrent des yeux ronds. Ils hochent la tête. Ils prononcent du haut de la tribune, des paroles vagues et vaines, qui, sous l'allure du mystère diplomatique, cachent la niaiserie de leurs conceptions et le déficit de leur savoir. Ils ignorent ce qu'il faut entreprendre. Ils n'ont dans les mers voisines du Petchili, ni flottes, ni soldats. A l'heure où j'écris l'amiral commandant les forces internationales est bloqué par les Boxers, ses communications semblent coupées... A quelques milles de Tien-Tsin on détruit le chemin de fer et on brûle les stations. Chose monstrueuse, les stratèges anglais ayant, au Transvaal, fait preuve d'une impéritie rare, c'est à un Anglais que les amiraux et les ambassadeurs confient là-bas le soin de guider les colonnes aryennes, de monopoliser l'usage militaire de la voie ferrée. Le résultat est tel aussitôt qu'on le pouvait attendre.

Au Yuannan, cette riche province dont le commerce doit enrichir le Toukin et ses ports, nos nationaux sont chassés et en péril, parce que le nombre misérable de nos troupes sur la frontière, loin d'imposer le respect de notre œuvre, justifie les audaces des réactionnaires indigènes contre la pénétration scientifique du génie européen.

Il y a plusieurs années déjà, je proposais dans les colonnes du " Journal " qu'on augmentât les bataillons d'infanterie légère d'Afrique en y adjoignant les condamnés de droit commun, puis en les installant aux confins militaires de notre colonie indo-chinoise, dans des camps retranchés, où des travaux de culture collective eussent alterné avec les exercices, les manœuvres et les expéditions. Le budget actuel des prisons eût entretenu ces régiments. Ce projet acquit d'innombrables assentiments. S'il eût été repris par les commissions parlementaires et adopté en principe, dix ou vingt mille hommes stationneraient dans la vallée du haut fleuve Rouge ; nos ingénieurs, nos contremaîtres, nos mécaniciens, n'auraient pas subi les insultes des

fanatiques. Transformer la maison centrale en camp exotique, et utiliser les forces mauvaises du pays pour l'œuvre, malheureusement indispensable, de destruction et de protection guerrière, œuvre conforme aux tempéraments criminels, telle était la théorie. On peut juger maintenant des conséquences.

Car, on souffre vraiment de voir que si les Anglais envoient à Pékin, neuf cents hommes, les Russes douze cents, et les Allemands mille, la France ajoute un très faible contingent à ces unités. On dirait que l'idéal de nos gouvernants se résume dans l'espoir de nous rendre semblables à la république d'Haiti et d'éviter autant que possible d'agir en grande puissance. Le ministre des affaires étrangères, interpellé l'autre jour, répondit, avec l'accent de la peur, que nous ne pouvions disperser nos forces au loin, par crainte de complications européennes. C'est pitoyable. Depuis 1870, les gouvernements successifs, à chaque occasion, mènent le pays dans les coins noirs, comme un écolier puni, tout moulu encore par la férule de Sédan. Pourquoi cette crainte de complications européennes ne gêne-t-elle point les puissances britannique, moscovite et germanique ? Notre armée ne vaut-elle pas les leurs ? notre marine n'est-elle pas la meilleure, après celle de l'Angleterre ? Pourquoi éterniser une attitude penaudé ?

Cette apparence d'effroi sert mal les intentions de ceux qui pensent éviter ainsi les hasards de la guerre. Une proie faible et qui s'avoue telle est plus tentante pour un loup en frairie qu'un gibier fauve et les crocs à l'air. L'espoir de la paix réside dans la conclusion d'une entente européenne en vue d'une œuvre commune à tous les Etats du continent. Il ne peut s'affirmer qu'ainsi. Or l'installation de la puissance scientifique en Chine pour en exploiter les richesses minières et commerciales, pour accroître ainsi l'aise générale du monde est un beau plan d'œuvre commune. Le but n'est pas d'asservir quatre cents millions de jaunes ni de les dépouiller ; mais de requérir la libre pénétration des ingénieurs, des contremaîtres et des industriels, les garanties de protection nécessaires à la réussite de leurs travaux, qui centupleront la vigueur de l'empire du Milieu. Ingénieurs, intelligents, méticuleux et avisés, les Chinois ne seront jamais les victimes d'un pareil effort. Avant un demi-siècle, ils accompliront eux-mêmes les tâches dont nous voulons aujourd'hui leur apprendre les méthodes, dans l'intérêt général des hommes. L'entreprise aryenne n'est donc pas celle d'une conquête brutale, à

la manière antique. Il se passe pour ce pays ce qui se passait en Occident, lors de l'inauguration des chemins de fer, pour la propriété rurale. Quelle que fût la résistance, très honorable au reste, des personnes désirant vivre et mourir sur le domaine des ancêtres sans autoriser qu'on l'écornât, les agents de l'intérêt public brisèrent cette opposition ; les voies ferrées furent construites à travers les terres patrimoniales, et force fut aux détenteurs de céder leur héritage. Les privilèges de la propriété particulière disparurent devant la nécessité d'accroître la richesse et l'aise nationales. Aujourd'hui les Ayrens représentent les mêmes droits de l'intervention scientifique contraires à ceux de la propriété traditionnelle, et les peuples conservateurs résistent inutilement, on peut dire "immoralement." Réunir toutes les nations scientifiques sous un même drapeau pour imposer, par leur entente, une ère de prospérité majeure à l'Orient, c'est une œuvre hautement morale et grandiose, c'est l'œuvre qui peut consacrer l'alliance des races européennes et fixer définitivement l'esprit de paix intérieure, entre Brest et Moscou, Lisbonne et Odessa.

Mais comment réussir si les diplomates affectent une méfiance réciproque, si quelques-uns manifestent une peur tentatrice et détournent l'attention vers leur faiblesse fautive, si toutes ne concourent pas avec la même énergie au labeur commun ? C'est une grosse faute pour la France de n'avoir pas encore montré son pavillon, avec l'appui de troupes nombreuses, aux côtés du Petchili. Il n'importe pas de savoir si nos intérêts dans cette région sont égaux ou inférieurs aux intérêts russes, anglais, allemands. Il importe de ne point marquer de particularisme, d'affirmer une solidarité étroite avec les autres peuples scientifiques, dans la plus grande mesure de nos forces. Justement parce que nos intérêts sont au sud, dans le Yunnan et ailleurs, ce désintéressement déclaré de notre aide la rendrait efficace dans le concert européen et profiterait à l'entente. La Chine ne doit pas devenir russe, anglaise, triplicienne ou française, mais aryenne d'esprit altruiste.

Quoi qu'en disent les politiciens de qui le pessimisme est une arme parlementaire, comme l'optimisme est l'arme d'autres factions, la France a conquis le droit de remplir ce beau devoir historique. Une seule chose l'en empêche : le souvenir d'une défaite cruelle qui rend sa circonspection exagérée.

On estimerait à tort que les causes de ce désastre soient endémiques. L'incapacité de nos

généraux instruits incomplètement, celle de nos officiers d'état-major choisis pour leurs agréments de société plus que pour leur habileté à savoir lire les cartes, d'une part ; les manœuvres de l'opposition républicaine qui avaient empêché le ministère impérial d'obtenir les votes financiers nécessaires à l'urgence des armements d'autre part ; voilà quels furent les motifs essentiels de la déroute en 1870. Aujourd'hui l'école de guerre a formé des officiers parfaitement munis de connaissances et de qui les généraux feraient scrupuleusement exécuter les décisions. Notre armement est le meilleur. En outre aucune nation, sauf l'Angleterre, n'a d'intérêt immédiat à courir les risques d'une campagne menée dix ou douze mois contre de pareilles forces, vers l'heure où le développement économique des peuples demeure le principal de leurs préoccupations. Tout cela devrait rendre notre gouvernement moins timide. Et s'il convient de compléter la puissance de l'idée française, nulle considération ne devrait interdire les sacrifices financiers indispensables.

Quelques députés avaient pris, dans les couloirs de la Chambre, l'initiative de proposer un Emprunt de la Marine. D'un coup le peuple eût offert à la disposition de l'État les sommes capables de permettre le lancement d'escadres aussi nombreuses que celles opposées par l'Angleterre aux puissances continentales. Comme on le fit remarquer naguère, la suprématie navale britannique se limitera quelques jours aux possibilités du recrutement. L'heure viendra où elle ne trouvera plus d'équipages expérimentés pour la propulsion de navires que doivent maintenant diriger des mécaniciens, des électriciens, des astronomes. Par conséquent l'émulation qui porterait les deux marines à s'accroître en mesure atteindrait vite le terme. Un tel emprunt serait couvert sûrement par le patriotisme de la nation. Au cas même d'une guerre continentale franco-allemande, l'aide d'une flotte nombreuse ne serait pas médiocre. Cette proposition d'emprunt maritime n'aboutit point. Car les députés ont une répugnance électorale pour l'impôt. Ils la tiennent de leurs mandats.

Je comprends assez mal cette répugnance. L'impôt est une forme de dépense utile à chacun et souvent bien plus commode que le paiement direct, sans l'intermédiaire du percepteur. Ainsi, j'habite, aux environs de Paris, une maison séparée de la route par une assez large portion de jardins ; or, sans cesse, les chemincaux entrent, traversent les allées, viennent réclamer du pain, pour le vendre un peu plus loin avec d'autres

tranches et s'offrir un verre d'alcool grâce à ce trafic. Parfaitement. Je ne les blâme pas. Je suis bien aise de leur valoir une petite satisfaction. Je préférerais qu'elle ne fut pas alcoolique, mais enfin... Cette distribution quotidienne de pain coûte, j'imagine, cent francs annuels ou plus ; disons cent francs. Eh bien, j'aimerais infiniment mieux payer cent francs aux contributions directes et ne pas recevoir, vingt fois le jour, la visite de ces braves gens qui met les chiens en émoi, cause un tintamarre affreux et trouble mon travail. Cependant, qu'un député propose de fixer à cent francs d'impôt annuel la cotisation de chaque locataire de villa afin de fonder un asile de chemineaux, vous lirez mille protestations indignées dans les journaux graves, qui estimeront violée la Déclaration des Droits de l'Homme, parce que cet impôt ne serait pas réparti en outre sur tous les non-locataires de villas. En définitive, la Chambre repousserait certainement la proposition dans l'intérêt du contribuable. Moi, contribuable, je n'hésiterais pas, cependant, à voter l'impôt et à le payer, car je juge cette dépense par intermédiaire de l'État plus commode que la dépense directe de la distribution.

A peu près tous les impôts rendent de pareils services et simplifient les besoins de l'existence. Notre esprit arriéré s'imagine toujours que l'argent va dans la poche du roi, comme on disait jadis. Un emprunt de la marine susciterait, pour garantir l'intérêt et l'amortissement, des augmentations d'impôts : mais si, grâce à cela, la Chine s'ouvre totalement à l'industrie scientifique et si dans cinq ou six années, le tiers des denrées usuelles diminue de valeur de par la surproduction et la concurrence asiatiques, n'aurons-nous pas fait une dépense indirecte mieux justifiée que la dépense directe de payer fort cher, notre vie durant, ces mêmes denrées ?

Le système protectionniste commence son agonie. On eut beau, dix ou quinze années durant, accroître les droits de douane sur les blés étrangers, fournir des primes d'exportation à l'industrie française, on est encore à se plaindre de la mévente des blés quand, après deux récoltes excellentes, c'est-à-dire après surproduction naturelle, une partie du reste dans les granges. La protection n'a point amélioré beaucoup le sort du cultivateur. Il a vendu son blé plus cher au meunier, qui a vendu sa farine plus cher au boulanger, qui a vendu le pain plus cher aux commerçants, lesquels vendirent plus cher, pour se rembourser, les casquettes, les blouses, les instruments aratoires, les engrais, les meubles,

les charrettes et les bestiaux dont le laboureur a besoin. Ce qu'il a reçu d'une main, il l'a rendu de l'autre, sans modifier essentiellement à son bénéfice les conditions de l'échange. A quoi bon vendre cher si on doit payer davantage ?

M. Combien, un cultivateur de Saumur, écrit à la " Petite République " cette lettre extrêmement sensée :

" Comment le législateur pourrait-il trouver des mesures pour empêcher une marchandise produite en trop grande abondance de coûter moins cher qu'autrefois ? Il faut dire la vérité aux paysans ; le blé ne peut plus dépasser de beaucoup les prix actuels, et le seul moyen pour eux de vivre en le cultivant est de produire davantage à l'hectare. Dans ma commune, des cultivateurs intelligents obtiennent dans nos terres médiocres 30 hectolitres à l'hectare en employant les engrais chimiques. J'ai lu dans une des chroniques de M. le sénateur Couteau, dans le journal le " Temps ", que dans sa propriété sise dans la Vienne, département qui nous touche, il obtient 40 hectolitres à l'hectare en cultivant avec les méthodes nouvelles, là où ses fermiers faisaient avec p ine, comme les miens, 20 hectolitres à l'hectare.

Donc, là est le remède.

Evidemment, avec une production qui s'accroît chaque année, nos prix devront se niveler avec ceux de l'étranger, car il nous faut écouler au dehors notre surproduction. Ce sera un grand bien pour nos campagnes. C'est sous forme de farines que nous exporterons, quand nous serons à la parité de l'étranger ; nous verrons alors la meunerie revivre, tandis qu'actuellement elle agonise. Il y a vingt ans, nous avions sur tous les affluents de la Loire d'importantes minoteries. Toutes ou presque toutes ont disparu. "

Leur fabrication s'écoulait pour plus des deux tiers en Angleterre ; depuis la concurrence américaine et l'établissement des droits protecteurs, elles n'exportent pas un sac ; aussi ont-elles succombé.

A prix égal, nos farines s'écouleraient au dehors, car nous sommes entourés de peuple acheteurs de farines et nous avons moins de transport que nos concurrents américains.

Dans son discours, M. Debussy a dit que nous ne serions exportateurs de blés et farines que dans trente-neuf ans. Je ne sais sur quoi il se fonde pour indiquer une date aussi éloignée.

" Les deux dernières années, nous avons produit beaucoup plus que nos besoins. Je crois

qu'il en sera de même à l'avenir, et il nous faudra bientôt niveler nos prix avec ceux du dehors pour écouler notre surproduction.

" Tout autre moyen proposé est empirique et ne donnera aucun bon résultat.

" Inutile de leurrer les cultivateurs d'espairs chimériques. Disons-leur que le salut pour eux est dans l'association. Qu'ils se groupent pour se procurer engrais et machines et pour produire davantage et à meilleur marché.

" Ils ne peuvent échapper aux transformations que le machinisme apporte à leur situation, et, malgré leurs promesses, MM. leurs députés ne peuvent faire revenir les blés aux prix de jadis.

Voilà donc ce que pensent les cultivateurs eux-mêmes de la protection. Après dix ans d'épreuves, c'est un système condamné et qui mettra le pays à rien si on le continue. Les conditions modernes de la vie internationale ne permettent pas à une nation comme la France de s'isoler économiquement. Dans vingt ans, il aura fallu renoncer complètement à ce genre de séduction électorale qu'emploient les députés des centres ruraux pour obtenir et conserver les sympathies mal éclairées de dix-huit millions d'agriculteurs. A ce moment, l'Asie sera peut-être déjà le centre de richesse et de production. Si le gouvernement d'aujourd'hui ne sait dès maintenant y assurer la prépondérance européenne, quelle chance de suprématie offrira la France à son prolétariat des champs, à ceux qui verront alors disparaître, devant la concurrence d'outre-mer, les bénéfices de la petite propriété rurale ?

Donc, il faut delimitier au loin des sphères d'activité pour ceux des nôtres que la transformation économique aura déçus. Ou bien notre descendance assisterait à une émigration française peu dissemblable de l'émigration italienne et, alors, la dernière survivante des grandes races latines serait à son tour condamnée. L'avenir des nations se joue dans le Petchili, à cette heure. Il ne messierait pas que le gouvernement se proposât de prendre les cartes du jeu.

PAUL ADAM.

SES BIENFAITS.

Quand on pense au bien que le BAUME RHUMAL produit dans les affections des voies respiratoires, on ne peut s'empêcher de bénir ce remède précieux.

68

Au Parc Sohmer

MM. Lavigne et Lajoie, les directeurs du Parc Sohmer, trouvent toujours le moyen d'avoir une attraction qui nous amène infailliblement en public d'élite et appréciateur. Tout naturellement, leurs concurrents en profitent jusqu'à un certain point, mais c'est encore le Parc Sohmer qui a le bénéfice d'avoir amené les nouveautés.

Ainsi, depuis une semaine, dans un pavillon spécial construit exprès pour l'occasion, ils ont fait voir au nombreux public qui fréquente le Parc le clou de l'Exposition de Paris : la féerie de Ceudrillon, telle que jouée au Châtelet de Paris en 16 tableaux animés, décors superbes, changements foudrants, bal, ballets, apothéose, etc.

Cette semaine, 13 août, il y a un changement notable dans le programme des vues animées. Les représentations auront lieu toutes les demi-heures, et le programme comprendra en sus des vues de l'Exposition de Paris, des photographies en couleurs, et l'on nous fera voir par le menu : L'affaire du Transvaal, le Supplice des Femmes Hindoues, et la Pyramide de Triboulet.

Ces attractions, combinées avec le programme incomparable de musique que les directeurs du Parc donnent aux habitués de ce lieu d'amusements, ne peut manquer d'attirer à cet endroit les gens qui ont des goûts vraiment esthétiques.

AMATEUR.

Les Candidatures politiques se dessinent. Nous avons celle de M. Z. Brabant, herboriste, dans le quartier Ste Marie, et celle de M. Maillet, le champion des joueurs de dames, dans la circonscription d'Hochelaga, contre M. J. A. C. Madore.

Le gouvernement Laurier est flandé !

TOUTES CHOSES EN TEMPS.

Le BAUME RHUMAL guérit les maladies de poitrine : il faut en prendre aussitôt que l'affection se manifeste.

69

* * *

Faites abonner vos amis au REVEIL

Dans la Sente

J'ai rencontré hier La Censure, très vieille, très branlante, très surannée ; elle dévalait péniblement par un petit sentier qui mène à la plage. Rien n'était plus ridicule que cette bonne femme, longue et maigre, avec un petit châle à carreaux rouges et noirs, son large chapeau de paille fleuri de coquelicots champêtres et sa robe courte qui découvrait deux pieds massifs à lourdes chevilles, avec lesquels, en marchant, elle écrasait des fleurs. Je l'abordai et telle fut notre conversation :

— Vous voilà, vieille chipie ! On vous rencontre donc partout ?

Elle s'arrêta, d'abord surprise et craintive, et me regardant tristement :

— Vous aussi, fit-elle, vous allez me dire des choses désagréables ?

— Vous n'attendez pas de moi, je suppose, que je vous adresse des félicitations ? Et qu'est-ce que vous faites dans la campagne ?

— Vous le voyez, je suis en vacances.

— Pourquoi offensez-vous de votre face ridicule et de votre haleine empestée la virginité du matin, et la beauté des prairies pleines de jeunes fleurs ? Ne devriez-vous pas vous cacher dans un trou, vieille taupe ?

— Hélas ! je suis venue ici où il n'y a personne... Je croyais qu'aucun ne m'y verrait...

Je vis alors que ses longs ciseaux pendaient à la ceinture de sa robe.

— Et vous avez apporté vos ciseaux, Parque infâme ?

— Oh ! c'est pour couper des fleurs et me faire des bouquets !...

— Il faut donc que vous coupiez toujours quelque chose ?

— Ne m'injuriez pas. Je ne suis pas une mauvaise personne, je vous assure. Et je n'ai qu'un désir, qu'une ambition, c'est qu'on ne parle pas de moi... qu'on m'oublie... Ah ! si vous vous imaginez que j'ai une existence drôle. Vous vous trompez ! Il n'y a personne de plus malheureux que moi...

— D'abord, vous n'avez pas d'existence du tout ! Vous ne vivez que par tolérance et par

surprise... Vous savez très bien que vous avez été condamnée à mort puis exécutée par un décret de la Convention... et que, depuis, aucun autre décret ne vous a redonné la vie ?

— Chut ! Ne le dites pas ! C'est vrai ! Mais on vit comme on peut. Il y a tant de choses abolies qui survivent à leur abolition, tant de choses mortes qui ressuscitent ! Tous les préjugés, toutes les routines, on croit les avoir arrachées, et si peu que leur reste de racines dans la terre, ils repoussent ! Ils repoussent avec plus d'acharnement que jamais.

— Oui, les mauvaises plantes... les chardons, les sauges, les cuscutes qui étouffent les bonnes...

— Qui vous dit le contraire ? C'est même en raison de cette existence seulement tolérée, et que je sens, malgré la sottise humaine, si précaire, que je voudrais ne faire aucun bruit dans le monde, ne jamais attirer l'attention sur moi. Je n'ai qu'à y perdre, mon bon monsieur. Et puis, je vais vous le dire... La morale, le bon ordre, les idées subversives... Ah ! si vous saviez, comme dans le fond, je m'en moque !

— Eh bien, alors ?

— Mais je n'ai pas de chance non plus, et les hommes — j'entends, les écrivains — sont trop bêtes aussi. Si je me montre libérale ou indifférente, si je laisse passer des pièces comme celle de M. de Croisset, par exemple, tout le monde me tombe dessus. Les plus farouches partisans de la liberté crient comme des putois : " Que fait donc la Censure ? Où est la Censure ? " Si je supprime une pièce, aussitôt les mêmes farouches personnages, qui en appelaient à la rigueur de mes ciseaux, se mettent à hurler : " Mort à la Censure ! " Que faire, je vous le demande ? Ah ! ce n'est pas un métier commode, je vous le jure ! Et moi qui désirerais vivre en paix avec tout le monde, je sens que je ne contente personne. Ah ! je suis bien tombée !

— Enfin, vous avez supprimé : " Mais quel qu'un troubla la fête "... C'est une très belle pièce.

— Sans doute. On ne supprime jamais que celles-là !... Mais, demandez à M. Marsolleau

lui-même, ce n'est pas moi qui ai supprimé sa pièce...

— Allons donc. Vous n'avez même pas le courage de vos actes.

— Je vous assure que ce n'est pas moi. Moi, je ne supprime jamais rien. C'est Roujon.

— Ecoutez, vieille taupe. J'ai connu Roujon, autrefois. C'était un charmant jeune homme, très ardent, très enthousiaste, et qu'enivrait, comme un coup de vin, le mot de liberté. Il était même, je crois, si je me souviens, anarchiste...

— Oh ! ces anarchistes-là, ça n'est pas dangereux. Moi, aussi, j'en ai connu. Et ils sont maintenant au Conseil municipal...

— Pardon ! Vous ne savez pas ce que vous dites. Je vous répète que j'ai connu, Roujon. Il avait eu beaucoup de ses amis dans la Commune, et personne, comme lui, ne savait exalter leurs vertus et leurs actes.

— Possible. Mais ce n'est plus la même chose aujourd'hui. Moi qui le connaissais, hélas ! jusque dans le fond de l'âme, je puis vous affirmer qu'il n'y a pas de pire trembleur, de pire réactionnaire en art, en lettres, en toutes choses que cet ancien anarchiste qui, jadis, dans les brasseries de la place Pigalle, clamait de si farouches vérités ! Aujourd'hui, votre Roujon, c'est le fonctionnaire, le rond de-cuir, décrit par Rimbaud, dans toute sa beauté servile et agressive. Il se venge sur les grands artistes et sur les belles choses du talent qu'il aurait bien voulu avoir et qu'il n'a pas eu. Leygues et lui se délectent, naturellement, comme deux compères dont les intérêts sont différents, mais qui courent aux mêmes prébendes. Mais pour faire une petite saleté, pour persécuter un artiste sincère, pour protéger tout ce qui est médiocre et stupide, tout ce qui est " d'Etat ", ils s'entendent le mieux du monde. pour ensuite s'entre-déchirer de la même façon. Personne comme eux pour dire solennellement et pour croire que " l'Etat ne peut autoriser qu'un certain degré d'art ". Ils les connaissent les trucs, et les détours, et les mines souterraines, car ce n'est jamais de front qu'ils attaquent les hommes et les idées, en politiciens minuscules et roublards qu'ils sont ! Moi — je

vous en donne ma parole d'honneur — j'eusse désiré vivement autoriser la pièce de M. Marsolleau, que, comme vous, je juge très belle et d'une forte allure. Mais Roujon est intervenu. Il a dit : " Voilà une comédie qui dépasse ce fameux niveau d'art au delà de quoi l'Etat ne peut plus rien autoriser. De plus, cette comédie a l'impertinence d'exprimer des idées, et même des idées libres, généreuses. L'Etat social, dont moi, Roujon, suis une des plus fortes colonnes, y est ridiculisé, flagellé. Il pourrait se faire qu'il en fût ébranlé. Nous ne pouvons tolérer une telle inconvenance. Supprimez, supprimez ! Et alors, j'ai supprimé. Sans quoi, c'est moi, pauvre vieille, dont la vie ne tient qu'à un fil, qui eusse été supprimée ! De bonne foi, mon cher monsieur, puis-je me mettre en conflit avec l'Etat, contrecarrer les droits de l'Etat, représentés par Roujon, défendus par Roujon ? Ah ! ce petit Roujon, doucereux et peloteur, dont la bouche est fleurie de promesses et pleine de mielleuses paroles, est féroce, comme tous les médiocres ; et, comme tous les ratés, comme tous les sergents de ville et tous les gendarmes, il n'a qu'une seule conception de la vie : l'autorité ! Croyez moi. Roujon est un des personnages les plus nuisibles de ce temps, et c'est parce qu'il a été reconnu tel, incontestablement tel, qu'il dure et perdure dans un poste où un homme qui aurait le souci de l'art et le sens de la beauté ne pourrait pas seulement rester deux jours. Je suis une humble personne, mon bon monsieur, et je n'aime pas le bruit, mais j'en connais, allez, des histoires et des histoires ! Ça n'est pas beau !

— Vous êtes injuste, vieux turbot des eaux troubles de la rue de Valois, vous êtes injuste envers un homme charmant et dont fut charmée ma jeunesse. Nous nous disions tous, en considérant cette jeune plante humaine qui poussait si librement entre les bocks du Rat Mort :

" Il ira loin, Roujon, il ira très loin. " Il est allé loin, pas dans le sens où nous l'entendions. Mais il n'importe. Vous ne pourrez nier, méprisable méduse, qu'il soit un homme fort loqué, fort applaudi, et qu'on ne lui doive, en somme, cette magnifique exposition des chefs d'œuvre

qu'on peut admirer aux salles du Petit-Palais.

— Mais si, je le nie, clama vivement La Censure. Qu'on loue et qu'on applaudisse un homme de qui dépendent les décorations et les commandes, c'est tout naturel, dans un milieu où l'on court, sans cesse, après les unes et après les autres... Qu'est-ce que cela prouve? La servilité des artistes, et l'intérêt du public, certes... Quand à cette réunion de chefs-d'œuvre dont vous reportez le mérite sur Roujon, c'est, permettez moi de vous le dire, mon cher maître, une idée vraiment bien extravagante. Mais votre Roujon, il ne sait même pas distinguer une crédence d'avec une huche à pain, et un bronze du dix-huitième siècle, avec une fonte de Barbedienne... Sans quoi, voyons, serait-il directeur des Beaux-Arts?... Ne lui soyez donc pas reconnaissant des joies que vous avez éprouvées en contemplant les merveilles du Petit-Palais, et remerciez en M. Emile Molinier, dont la science est parfaite, et le goût sûr...

Il n'y avait rien à tirer de cette vieille entêtée... Et puis le matin était délicieux.

Une fraîcheur de jeunesse embaumait les arbres, les talus, le ciel, et là-bas, entre les feuilles des arbres, la mer s'étalait lumineuse et naïve... Une paix immense, une volupté de lumière gonflait de joie toute la nature... Et les petites fleurs, allongeant leurs têtes roses et bleues, au-dessus des herbes du talus me disaient :

— Comment, nous sommes-là?... Nous te dirons des choses si gentilles... Et voilà que tu penses à Roujon, à Leygues, à l'Etat, à toutes ces choses si lointaines et si mortes... Tu es donc devenu fou?...

C'était vrai, pourtant!... Dans cette gloire de la vie, ma pensée se préoccupait de Roujon!... De Leygues!... J'eus honte. Et, laissant la vieille, je continuai ma promenade, par la sente, vers la mer... Entre les fourches des arbres, et les interstices des feuilles, sur la grande nappe infinie, je voyais passer les escadres de M. de Lanessan... Comme c'est petit...

OCTAVE MIRBEAU.

Abonnez-vous au REVEIL.

LA REPRISE

... Les gens de l'hôtel d'Angleterre déchargeaient l'omnibus. Les malles étaient entassées au milieu du trottoir. J'avais relevé ma voilette empoussiérée pour humer par tous les pores la fraîcheur d'éventail qui montait de cette immense rade de Saint-Jean-de-Luz où de brusques coups de vent fouettaient et plissaient l'eau presque violette, gonflaient les voiles des barques de pêche. Après les longues et lourdes heures du wagon, je me délectais d'être au seuil de l'infini, si près du ciel et de la mer, qui semblaient se refléter l'un dans l'autre et qu'environnaient comme d'une margelle d'émeraude les croupes veloutées des montagnes.

Quand je retournai la tête, je ne vis plus mon mari à côté de moi. Il était déjà au bas de la rue, se hâtait comme si quelqu'un l'eût attendu, demandait son chemin aux passants. Instinctivement, sans réfléchir à rien, je courus derrière lui dans l'ombre des maisons. Il entra dans le bureau de la poste, y demeura quelques minutes, en sortit avec une lettre dans ses doigts qui tremblaient, la relut mot par mot comme s'il l'apprenait par cœur, puis, de la colère aux lèvres et au front, la déchira.

Je m'étais réfugiée dans une pharmacie dont les stores étaient à demi baissés, j'avais commandé ne sais quel électuaire pour gagner du temps. Les morceaux s'envolèrent de droite et de gauche. Et je n'osai pas les ramasser, j'eus honte de me donner en spectacle aux vieilles femmes qui travaillaient et bavardaient bruyamment devant leurs portes, je regagnai l'hôtel.

Sur la fenêtre d'un cafeton borgne, deux aigles rivés à un perchoir par une double chaîne, ainsi que des forçats, tendaient désespérément leur cou raidi et déplumé vers les nuages, scrutant l'horizon de leurs prunelles de cristal jaune, éployaient leurs puissantes ailes en des tentatives d'essor et culbutés sur le dos, ridicules, lamentables exhalaient de déchirantes et rauques plaintes qui vibraient jusqu'au fond de mon cœur, comme un glas de mauvais présage.

Je m'arrêtai à l'église.

Des formes noires y priaient aux pieds d'un

christ saignant et convulsé. Une fillette jolie et fine dont le chignon était enveloppé d'un foulard de soie emplissait les vases du maître-autel de fleurs fraîches.

Au dehors, de larges dalles usées perpétuaient la mémoire des morts. Et plus découragée que jamais, plus lasse de vivre et de lutter, je les enviais, ces morts et ces mortes aux noms bizarres et mystérieux, d'avoir la paix éternelle, de dormir, de tomber peu à peu en poussière dans la rumeur lointaine des orgues et des cloches, dans le parfum délicieux des belles-de-nuit qui fleurissaient, roses et blanches, au pied des murs séculaires, je comprenais lâchement, douloureusement, que la résignation et la souffrance ont une limite, que l'on arrive à ne plus aimer personne, à ne plus croire à rien, que le Néant absolu puisse nous attirer plus que Dieu, que l'on devance l'heure marquée par le Destin.

Jacques était assis sur un banc, regardait, comme en pensant à autre chose, des babies qui jouaient dans le sable, au pied de la jetée.

Il s'exclama d'un ton maussade :

— D'où viens-tu donc ?

Je faillis lui répliquer :

— Et toi ?

Mais j'eus la force de me contenir, de murmurer :

— J'ai été faire une petite prière et un vœu

— Ah !

— Tu sais bien qu'il faut toujours faire un vœu lorsqu'on entre pour la première fois dans une église.

— Ça te réussit ?

— Certainement.

— Et qu'as-tu souhaité, Nandette ?

— Du bonheur plus encore pour toi que pour moi !

Il essaya de sourire et balbutia :

— Quelle idée ! Ne sommes-nous pas heureux ?

Le maître d'hôtel qui apportait sur un plateau du thé glacé et des citrons interrompit ce dialogue de comédie.

Nous bûmes quelques gorgées et Jacques reprit :

— A propos, nous n'aurons que dans quatre

jours l'appartement que j'avais retenu... Les bonshommes qui l'occupent ont changé d'avis...

— Tant pis.

— On ne peut nous donner qu'une chambre à un lit et un cabinet de toilette... Cela t'est égal ?

La même chambre, le même lit !

Je crus d'abord qu'il m'éprouvait, qu'il plaisantait méchamment et quoique mon cœur me fit mal à en crier, quoique j'eusse la tête perdue je répondis, d'un air enjoué :

— A la guerre comme à la guerre !

... J'étais remontée sans qu'il s'en aperçût pour changer de chapeau et comme il maugréait tout seul dans le cabinet de toilette, j'écoutai un instant, l'oreille collée à la porte.

Il tapait du pied. Il jetait les brosses et les flacons sur la tablette de marbre. Il répétait de plus en plus fort :

“ J'en ai assez d'être mené comme une bête, d'obéir... Si elle ne le comprend pas à la fin, je le regrette... J'en ai assez, elle m'assomme, elle me gâte la vie, je voudrais qu'elle s'en aille au diable, je paierais cher pour la plaquer à tout jamais... ”

Puis des mots grossiers, des mots haineux que je ne lui avais pas une seule fois entendu prononcer jusqu'à cette minute :

“ Ah ! la méchante rose ! la mauvaise gale ! Je lui apprendrai à m'écrire avec du venin ! ”

Et je me suis sauvée avec dans l'âme à la fois de la tristesse et de la joie...

... Nous avons diné à une petite table, en tête-à-tête, devant une fenêtre ouverte. Je m'étais faite belle pour que l'on me regardât et qu'il s'en aperçût. J'avais mis cette robe de mousseline où il me semble que j'ai dix ans de moins, que je dois plaire aux plus difficiles et dans l'échancrure du corsage, contre la peau ton sur ton des œillats d'Espagne, couleur de chair. Mes lèvres devaient être plus rouges et mes yeux plus brillants que chaque jour. J'étais coiffée comme je me coiffais jadis avec les cheveux relevés au-dessus du front. Et je n'avais aux mains que deux bagues, l'alliance et le saphir de nos fiançailles.

Des éclairs de chaleur entr'ouvraient des vagues ténébres.

La flamme des bougies tremblotait sous les abat-jour roses.

L'orchestre du casino jouait au loin des valses lentes.

Jacques m'a pris tout à coup la main.

— Vous êtes jolie comme un amour, ce soir, petite madame, vous sentez le bonheur !

Et j'ai chuchoté passionnément :

— N'est-ce pas grande fête, puisqu'on se remarie, nous deux ?

... Dans le silence nocturne si profond, si doux que l'on se serait cru en quelque solitude de rêve, traînait seulement la vague et lointaine rumeur de la marée descendante.

Sans une parole, nous nous jetâmes sur le lit comme, pris de vertige, on s'élançait au fond d'un gouffre. J'avais fermé les yeux. Je ne savais si je rêvais. Plus rien de réel n'existait dans cette ivresse démente, dans cette prostration délicieuse. Ma raison s'égarait. Mes forces s'en allaient. Il me semblait être quelque chose qui se consume, du feu. Mes regards, quand j'entr'ouvris timidement les paupières, étaient encore des baisers. Je me blottis contre la poitrine de Jacques, j'appuyai mon oreille sur son cœur, je me grisai de ces vibrations éperdues qui étaient mon œuvre, j'oubliai tout.

Et, comme ses prunelles se voilaient de douces larmes, comme il m'étreignait en tremblant de ses deux bras roidis, comme je pressentais qu'il allait s'accuser, implorer son pardon, rompre le charme, je lui fermai violemment la bouche de mes lèvres...

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du *REVEIL*, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du *REVEIL*, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du *RÉVEIL* qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

Morton, Phillips & Cie.

PAPETIERS
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS
ET IMPRIMEURS,

1755 et 1757 Rue Notre Dame,
... Montreal.

Le maison Morton, Phillips & Cie. possède le brevet du

Grand Livre à Feuilles Mobiles
(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment Complet de Papeterie.

POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparaissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur !

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA